

Tardieu à 360° :
11 : « L'instable est ma destinée »

Au terme de cette brève promenade en pays Tardivien — dont nous avons seulement entraperçu les contrées poétiques ou dramaturgiques, humé les climats lyriques ou burlesques et survolé les champs de la musique ou de la peinture — nous sommes en droit de nous demander : mais enfin, *qui* est Jean Tardieu ? Ou qu'est-ce qu'il est ? Réponse attendue : Jean Tardieu est un poète. Nous voilà bien avancés : pour savoir ce qu'est un poète, encore faudrait-il savoir ce qu'est la poésie... Ces questions, Jean Tardieu se les est posées toute sa vie, et pour en suivre la trace, il faudrait pouvoir lire toute son œuvre. Est-ce encore possible ? Une lecture vraiment sérieuse exigerait la *collection complète* des recueils publiés par Jean Tardieu en éditions courantes, dont certaines ont été rééditées, quitte à compléter les manques en chinant sur les sites de livres d'occasion pour se procurer des éditions princeps. Jean Tardieu n'a pas cessé, en effet, de reconfigurer ses recueils et de redistribuer son œuvre selon de nouvelles constellations qui, chaque fois, donnent un éclairage différent et presque un sens nouveau aux textes déjà publiés qu'ils contiennent. Comment recevoir *de la même façon* ces poèmes au contenu identique mais au statut différent, d'une part imprimés en vers selon une lecture linéaire dans *Comme ceci comme cela*, d'autre part composés à la main en forme de tableaux dans les *Poèmes à voir* ? Ou bien encore, lire la litanie des « Je t'avais dit tu m'avais dit » dans le poème « Les fleurs du papier », ou l'entendre prononcé par le chœur dans la pièce *L'A.B.C. de notre vie* ? Ce sont là des expériences de réception tout à fait distinctes.

Prenons par exemple les pièces de théâtre. Disposons dans des colonnes verticales parallèles toutes les tables de matières de tous les recueils (éventuellement composites) où elles ont été publiées, et traçons une ligne pour chaque titre d'un recueil à l'autre : nous obtenons un écheveau de fils tellement embrouillés que l'on croirait avoir affaire à un jeu de labyrinthe... Quant à réaliser le même exercice avec les poèmes — en prenant garde aux changements éventuels de titre — il faut compter 25 colonnes où mettre des petites croix ! Ce travail d'investigation, certes nécessaire au chercheur en quête de repères de base, est absolument stérile en soi, d'autant qu'il ne donne aucune idée de l'inflexion — on pourrait dire, du nouveau visage — que reçoit chaque poème selon le contexte où il s'insère... Et, bien entendu, ces coulisses de la recherche sont hors champ pour tout lecteur de poésie qui ne se pique pas d'être un spécialiste.

Il s'agit donc bien, en définitive, d'un problème d'édition, auquel a dû se confronter l'éditeur Gallimard lorsqu'il a été question de faire paraître l'essentiel de l'œuvre de Jean Tardieu dans la collection « Quarto » — ouvrage dont le titre, soulignons-le, n'est pas « Œuvres complètes », mais, simplement, *Œuvres*. Les textes sont présentés dans l'ordre chronologique de leur première parution, même si celle-ci a pris place dans des périodiques, de sorte qu'aucun recueil (sauf exception) n'est complet, car n'y figurent que les poèmes inédits à la date concernée : compte tenu des exigences de la collection, c'était la moins mauvaise des solutions... Seule une publication dans la Pléiade permettrait de respecter un trait fondamental de cet univers poétique particulier, dans lequel la notion de *recueil* est essentielle : chacun d'entre eux comporte une dimension holistique, à la manière d'un *portrait provisoire* destiné à prendre place dans une série dont seules les variations ont une chance d'approcher non pas *la*, mais *une* vérité : celle-là même qui n'est fidèle qu'en vertu de son instabilité. Il n'est guère étonnant, au fond, que Jean Tardieu ait répondu d'une façon aussi participative à la série des portraits cinétisés ou ramollis par son ami et complice Pol Bury, étant donné que chacune de ces dé-figurations n'est qu'un état transitoire, parmi d'autres mutations, d'un visage en mouvement, que déforment tour à tour l'action déconcertante de petites vis pressant par derrière la surface d'un miroir mou : les portraits qui en résultent sont toujours présentés en série, et, comme pour les recueils successifs augmentés et recomposés, rendent visible le fait que l'art, à l'image de la vie, est en perpétuelle transformation.

Dans un texte de réflexion publié dans *Pages d'écriture*, où Jean Tardieu s'interroge sur la balance entre permanence et nouveauté concernant la poésie, il conclut en ces termes : « Aussi pourrait-on plutôt dire que ce qu'elle a de permanent c'est le don de procéder à une

permanente métamorphose de ce qui lui est donné. Elle ne cesse de mettre au monde sa propre image ; elle ne demeure elle-même qu'à la condition d'être perpétuellement *autre*. » (1)

La première anthologie poétique de Jean Tardieu, *Choix de poèmes (1924-1954)*, parue en 1961, est tout à fait caractéristique de ce trait particulier. Des proses et des poèmes, provenant de divers recueils et composés à diverses périodes de la trentaine d'années considérée, sont regroupés par l'auteur en fonction de leurs affinités sous les titres de onze sections qui délimitent autant de petits recueils seconds, dont la moitié au moins apparaît comme entièrement nouvelle, alors même que l'ouvrage entier ne contient *aucun* texte inédit.

Intéressons-nous à la deuxième section de ce recueil, intitulée « Autoportraits ». Elle regroupe quatre poèmes ; le premier, « Je suis la rencontre obscure... », est extrait d'*Une voix sans personne* (1954) où on le trouve sous un autre titre (« Passant qui rentre ravi ») ; le deuxième, « Sous un vague sourire... », fait partie d'un ensemble de dix-huit poèmes réunis sous le titre de « Suite mineure » dans *Le Témoin invisible* (1943) ; le troisième, « Trompé par le bruit de mes pas... », appartient au recueil *Jours pétrifiés* (1948) où il figure sous le titre éponyme ; quant au quatrième, « Nuit blanche de mes jours... », c'est celui qui pose le plus de problèmes de repérage ; dans *Le Démon de l'irréalité* (1946), il occupe la place centrale dans une suite intitulée « Mauvaise mémoire » (I : « Mais quel était ce souffle... », II : « Nuit blanche de mes jours... », III : « De son chacun nuage... »), alors que dans *Une voix sans personne* (1954), une suite de deux poèmes sous le titre « Portrait de l'auteur » présente en I : « De son chacun nuage... » et en II : « Nuit blanche de mes jours... » (on remarquera au passage l'inversion de l'ordre des deux poèmes). Comme on le voit, il y a de quoi s'y perdre, d'autant plus que « De son chacun nuage... », éliminé de *Choix de poèmes*, retrouvera sa place dans *Le Fleuve caché* (1968) sous le titre « Portrait de l'auteur » ! Voici ce poème :

De son chacun nuage environné fatal
il comme un autre je à soi-même impossible
louvoyait, son récif son vaisseau son fanal
sa proie enfin ! sanglante à se donner pour cible.

S'il va ceindre l'amour sombre armure étoilée
au malheur plonge un œil affolé de supplice
ou de naïf plaisir brille et tremble rameau,

il veille et rêve noir et blanc voici l'année
aux quatre coins du ciel les clous du sacrifice
inutile ! Le vent disperse le tombeau. (2)

Ce poème plein de mystère résonne de toutes les apories que décline le recueil *Une voix sans personne*. Hanté par la rumeur des paroles que les vivants se transmettent depuis la nuit des temps — et même, en deçà de ce qui fait de lui un être de langage, par le Tout Autre qui l'infiltré de sa puissance muette, — le poète se sent habité par un « témoin invisible » ou, comme dans ce poème-ci, un « médium anonyme » :

[...] mes propres mains de victime s'effraient
de reconnaître à tâtons sur ma face
quelqu'un de redoutable et d'oublié.

S'il n'est pas moi qu'est-il donc ? Ciel et cendre
dans les caveaux de mon crâne engouffré
et si c'est moi... souviens-toi de l'abîme,
parle ! mais parle un langage inconnu ! [...] (3)

Ainsi, tout langage est trahison — « Le nuage ivre d'eau / n'est pas aussi menteur ! / Recouvert de douleur / tu ris, tu chantes faux. » (4) Comment donner voix au Témoin ? Comment mettre des mots sur ce qui échappe au langage ? Et si le poète s'efforce d'être attentif à cette entité anonyme, s'il veut en accueillir l'écho, comment pourrait-il encore être désigné par un nom ?

[...] Car ce sont les charrois les ans les astres
les morts amoncelés l'eau des citernes
le train fou des énormes silences
qui font écho dans un être sans nom. (5)

Dès lors celui qui donne voix à l'inconnu s'efface et devient comme transparent. Le monde passe à travers lui :

[...] Un seul je suis, je veux être un et je suis toutes choses
un seul je vais à ce miroir et ne vois rien
qui porte un nom, mon nom je ne vois rien
qu'un toit de zinc un arbre aux yeux de loup
un meuble sournois et cruel une vitre
par une branche heurtée, ou simplement
une qualité d'air une couleur
une vibration du silence
comme si tout était là depuis toujours sans moi... [...] (6)

Du « je » au « sans moi », c'est donc la possibilité même d'utiliser la *première personne du singulier* (titre d'un recueil de 1952) qui est remise en question : la phrase « Il comme un autre je à soi-même impossible » nie la pertinence de ce que l'on appelle pronoms *personnels*. « Vaisseau » qui flotte à la lumière du « fanal » de la conscience, le poète est en même temps le « récif » qui le fait sombrer : il ne lui reste qu'à « louvoyer ». La poésie, c'est, selon Tardieu, ce qui « louvoie » entre tous les obstacles, c'est-à-dire les mensonges, auxquels il ne peut échapper ; il flotte et sombre à la fois, sans cesse, et seul le mouvement, la modification, le changement perpétuels lui permettent de persister sans se saborder :

Toujours sur cette balance je me tiens. *L'instable est ma destinée, mon repos.* Ce qui est contradictoire devient le même : le mouvement et l'immobilité, la durée et l'instant. (7)

Ouvert à la complexité du monde, le poète « rêve » et « veille » tour à tour, comme se succèdent le « noir » et le « blanc » des jours et des nuits, ou comme dans l'amour alternent « malheur » et « plaisir ». Mais s'agit-il bien de succession ou d'alternance, puisque, dans notre esprit, tout est, ou finit par devenir, concomitant ? Ce n'est pas un hasard si, dans *Obscurité du jour*, figure la reproduction du tableau de Magritte intitulé « L'empire des lumières », où l'on voit une maison représentée à la fois dans le jour et dans la nuit.

Voué, comme tout ce qui est, à la coexistence des contraires, il est sa propre « cible », mais quoi qu'il dise ou de quelque manière qu'il se désigne, entre « je » et « rien », ses paroles sont sans effet et s'envolent dans la rumeur commune, comme il le dit dans l'avertissement qui ouvre le recueil :

Le rôle du poète n'est-il pas de donner la vie à ce qui se tait dans l'homme et dans les choses, puis de se perdre au cœur de la Parole ?

Cette parole qu'un peuple d'ombres se transmet d'une rive à l'autre du temps, il semble qu'une seule voix sans fin la porte et la profère.

Elle seule, dépositaire d'un monde de secrets, tire de notre absence une longue mémoire, dessine dans l'espace la figure de l'homme et prête à nos hasards la forme d'un destin...

Mais peut-être, au-delà d'elle-même, si nous prêtons l'oreille avec plus de ferveur, pourrions-nous percevoir l'écho de ce qui n'a même plus de nom dans aucune langue.

Les paroles, alors, qu'elles soient transparentes ou opaques, humbles ou chamarrées d'images, ne contiendront pas plus de sens qu'un souffle sans visage qui résonnerait pour lui-même sur les débris d'un temple ou dans un champ superbement désert depuis toujours ignoré des humains.

Ainsi, qu'il laisse un nom ou devienne anonyme, qu'il ajoute un terme

au langage ou qu'il s'éteigne dans un soupir, de toute façon le poète disparaît, trahi par son propre murmure et rien ne reste après lui qu'une voix — sans personne. (8)

C'est pourquoi le « sacrifice » du poète est « inutile » : ses paroles — le sang qu'il verse « à se donner pour cible » — comme son propre nom sont voués à l'effacement le plus absolu : « le vent disperse le tombeau »... Ainsi s'effacent Monsieur et Monsieur dans :

Le tombeau de Monsieur Monsieur

Dans un silence épais
Monsieur et Monsieur parlent
c'est comme si Personne
avec Rien dialoguait.

L'un dit : Quand vient la mort
pour chacun d'entre nous
c'est comme si personne
'avait jamais été.
Aussitôt disparu
qui vous dit que je fus ?

— Monsieur, répond Monsieur,
plus loin que vous j'irai :
aujourd'hui ou jamais
je ne sais si j'étais.
Le temps marche si vite
qu'au moment où je parle
(indicatif-présent)
je ne suis déjà plus
ce que j'étais avant.
Si je parle au passé
ce n'est pas même assez
il faudrait je le sens
l'indicatif-néant.

— C'est vrai, reprend Monsieur,
sur ce mode inconnu
je conterai ma vie
notre vie à tous deux :
à nous les souvenirs !
Nous ne sommes pas né
nous n'avons pas grandi
nous n'avons pas rêvé
nous n'avons pas dormi
nous n'avons pas mangé
nous n'avons pas aimé.

Nous ne sommes personne
et rien n'est arrivé. (9)

Ce poème désespéré — qui termine la section des cinq poèmes regroupés sous le titre « Monsieur Monsieur » où s'illustre l'humour tragique de Jean Tardieu —, ce poème qui prononce l'effacement inéluctable du vivant — avez-vous connaissance de tel individu né, mettons, en 1303 et mort en 1395 ?—, ce poème, dis-je, a pourtant le mérite d'*exister* et de nous dire quelque chose : il replace le vivant dans la perspective, on ne peut plus *réelle*, des centaines de millions d'années où il apparaît, où il évolue et où il est destiné à disparaître.

Si, en tant que chose du monde, l'homme est secrètement relié à cet infini terrifiant, il fuit communément dans l'inconscience « en s'étourdissant de lampes et de bruits » et cherche son salut dans l'oubli de sa condition : la fonction du poète est de le maintenir en alerte grâce à un perpétuel étonnement. Telle est la leçon d'un apologue au ton « humoristique » publié dans *La première personne du singulier* sous le titre : « Un fils de rien » :

Représentez-vous la joie que j'éprouve à me trouver parmi vous ! Depuis que je me suis éveillé à la vie dite « consciente » — aux environs de ma sixième année — je n'ai cessé de bénir l'heureux concours de circonstances qui, par l'intermédiaire de mes parents (dont le rôle, à vrai dire, n'est guère qu'épisodique en cette affaire), m'a amené à prendre corps et âme, à figurer au nombre des humains.

Oui, les satisfactions intenses et toujours renouvelées que me procurent les menus incidents d'une vie d'homme, l'allégresse que je puis, par exemple, dans la simple certitude d'avoir un nom — un nom inscrit sur un registre d'état civil — de posséder un livret de famille et une carte d'identité —, cela seul doit suffire à vous faire comprendre, par contraste, toute l'horreur de ce chaos, de cette nuit sans nom d'où je suis sorti.

Là-bas, là-bas en effet, rien n'existait de ce qui donne du prix à la carrière d'un citoyen. *Là-bas*, tout n'était que fluctuations, gonflements et remous, courants, ressacs, ouragans, bouillonnements sans cesse mêlés et repris sur eux-mêmes, comme des avalanches de cheveux en fusion ou comme des coulées rampantes échappées du cratère d'un énorme nid de serpents — mouvements effroyables et indistincts, tonnerres sans oreilles pour les entendre, éclairs sans yeux pour les voir. *Là-bas*, perdu, submergé, porté par des vagues où la matière était profondément mêlée à sa propre absence, je n'étais pas différent d'un autre être ni même d'une autre chose, puisqu'il n'y avait ni êtres ni choses.

J'étais (tout en n'étant pas !) j'étais on ne sait quoi de béant et d'illimité, de mélancolique et d'avide, quelque chose comme rien. Je n'aurais donc pas pu dire « Je », comme je le dis aujourd'hui avec l'accent confortable d'un individu particulier. Je participais à un anonymat insondable, à une sorte d'étendue sans forme, sans couleur et sans âge et si je souffrais, si j'espérais, si je désirais, ce n'était pas à la façon des créatures vivantes qui se sentent le sujet précis de la souffrance et du désir, c'était comme si la masse énorme à laquelle j'étais mêlé avait éprouvé parfois les secousses, les lueurs vagues, les soulèvements crépusculaires d'un gigantesque enfantement.

De tout cela, bien entendu, je n'ai gardé qu'un souvenir obscur, plongé dans les ténèbres de mon sang et de ma chair. *J'ai cessé de ne pas être* et tout ce que je dis à présent, même quand j'essaie de redescendre dans la mémoire vertigineuse de ma vie antérieure, prend forcément la teinte, comme aussi la sonorité, des choses discernables parmi lesquelles *je* me déplace aujourd'hui, parmi lesquelles *je* vais librement, un chapeau sur la tête, un peu d'argent dans mon gousset. [...] (10)

(À l'image de ces personnages d'écrivains que l'on rencontre dans la littérature du XIXe siècle, le « fils de rien » travaille dans un Ministère, et quand il se livre à ses copies dérisoires de correspondance officielle, aussitôt la paix descend en lui, et les moindres objets alentour le remplissent d'une joie intense...)

Et, surtout, ah ! surtout — ô merveille — au lieu de moi, Joseph Sédillot, vingt-huit ans, né à Pont-sur-Yonne, vêtu de drap gris, paré d'une cravate à pois jaunes, chaussé de souliers noirs à élastiques, au lieu de moi qui tiens ce stylo marbré noir et vert et qui écris ces mots : « En vertu, toutefois, de l'article 14 de la loi du 19 décembre 1895 sur les lotissements, je me permettrai de vous faire observer que... » — au lieu de cet ensemble

de détails significatifs, de réalités pesantes enfoncées dans les jours de ma vie comme le mortier entre les pierres d'un mur, au lieu de ce trésor sans prix d'existence vue, entendue, sentie et comprise, au lieu de ce monde plein et fermé qui s'appelle « moi » — il n'y avait *Rien*. (11)

Aussi ce Joseph Sédillot — figure de « l'Homme de ce monde-ci » — n'aspire-t-il à rien d'autre qu'à *exister*. Le poète, quant à lui, se sent « l'impérieux devoir » de résister à « la toute-puissance de rien » sans pourtant perdre mémoire de ce « feu blanc et froid » qui l'annihile : « En bref, écrit-il dans l'avant-propos de *Margeries*, je ne me contentais pas de vivre. Ce commandement inexplicable m'ordonnait de "tirer quelque chose" de ma vie, ne fût-ce qu'une trace, comme pour arrêter et fixer, l'espace d'un éclair, le temps qui efface tout. » (12) Le temps d'un éclair — ou d'un flash, celui qu'il fallait à Pol Bury pour prendre la photographie d'une tête reflétée dans le miroir mou — est peut-être tout ce à quoi peuvent aspirer l'artiste et le poète, mais leur fierté, celle aussi de « l'Homme retrouvé » que les arts revivifient, c'est « de sentir en nous un reflet de ce qui nous échappe, de capter en nous des ondes invisibles venues des confins du monde, d'être reliés secrètement aux plus lointaines étoiles et d'avoir pu, ne serait-ce que pendant la durée d'un éclair, tendre à l'inaccessible, à l'incompréhensible et à l'incommensurable le miroir d'une conscience d'homme. » (13)

L'œuvre toute entière de Jean Tardieu est littéralement hantée par ce qu'il appelle quelque part (dans *Obscurité du jour*) le « Serpent de l'Inconnaissance ». Le monde est un « prodige permanent, où les êtres et les choses tour à tour se montrent et disparaissent, comme les traces fulgurantes d'une réalité contradictoire toujours insaisissable qui, dans le même instant, existe et n'existe plus » (14). L'humour de Tardieu surgit toujours sur ce fond obscur : quand, « dans un monde où tout se tait sous la menace d'une épouvantable absence », surgit par hasard une séquence qui paraît logique et signifiante — quelle amusante surprise ! Et de rire. De ce « rire tragique » que définit Clément Rosset dans son livre *La Logique du pire*, ce rire qui n'a pas grand-chose à voir avec la déception impliquée par celui des écrivains de l'absurde. Ceux-ci présupposent du sens, et leur désappointement se traduit par un rire grinçant. Les « tragiques », eux, convaincus de l'inanité de la quête d'un sens dans ce qu'il est convenu d'appeler le Tout (que Tardieu baptise « Le grand Tout-Tout »), lorsque les choses qui font l'objet de leur perception paraissent s'articuler logiquement entre elles, rient au contraire d'un rire *fraternel*. Tel est celui de Jean Tardieu : il n'est que de relire, par exemple, « L'homme qui n'y comprend rien », dont les yeux stupéfaits voient défiler des choses observées qu'une tentative de reconstitution hésitante et lacunaire lui fait classer tantôt dans « l'ordre », tantôt dans le « désordre » :

[...] Autre phénomène
j'veis vous raconter
Dieu sait ou ça mène,
quelle étrangeté !
J'étais endormi,
m'voilà réveillé,
j'étais dans la nuit,
fait jour aujourd'hui,
j'étais immobile,
j'me mets à bouger,
je vais dans la rue
un homme apparaît
un instant après
il a disparu,
c'était le printemps
puis il a neigé,
puis c'était l'automne
puis c'était l'été
j'sais plus dans quel ordre
ça s'est succédé :
Que s'est-il passé ?
Que s'est-il passé ?

J'étais jeune et brun
j'avais des cheveux
et beaucoup de dents
j'étais mince et pâle...
Je suis rouge et blanc
je suis blanc et rouge
chauve et empâté
ridé, édenté,
je n'y comprends rien.
Que s'est-il passé ?
[...] (15)

Nous abritons tous en nous un « homme qui n'y comprend rien », pour peu que nous soyons un instant honnêtes avec nous-mêmes : ce personnage égaré, dans lequel le poète se projette, nous ressemble comme un frère. « Passer ainsi du rire à l'inquiétude, écrivait Norge à Tardieu en 1986, c'est nous accueillir dans une intimité [...] où je me réjouis d'être convié en ami, en confident ». Jamais Tardieu ne se met « au-dessus » de son lecteur : il est le tout premier à endosser le rôle de l'ignorant, du perpétuel étonné, du désarçonné de toutes les montures, et je ne connais pas de poésie plus accueillante que la sienne à notre profond désarroi.

Mais n'allez pas imaginer que Jean Tardieu promenait partout un air tragique répandu sur ses traits et sa personne ! Comme le dit si justement Gérard Macé, dans un entretien réalisé au moment de la parution du « Quarto » pour lequel il avait rédigé une préface : « Jean Tardieu est un grand inquiet. C'est quelqu'un qui a en lui une attirance pour le vide ; mais, simplement, il avait la politesse de ne pas imposer aux autres ce tourment » (16). C'est vrai : Jean Tardieu pratiquait l'humour *par courtoisie*. Et puis, disons-le, c'était un bon vivant, qui adorait les bons repas, les amis, les maisons (il aurait voulu acheter toutes celles qui lui faisaient signe)... et les femmes, comme il l'avoue pudiquement dans *On vient chercher Monsieur Jean* : « Les censeurs sévères (17) qui jugent de loin nos actions pourraient (mais ce n'est plus de mode) me “reprocher” d'avoir passionnément aimé le peuple féminin [...] » (18), aveu aussitôt noyé dans des considérations plus « avouables » (car, en l'occurrence, ce n'était pas l'avis du public qui pouvait en quelque manière que ce soit gêner l'auteur, mais le regard de Marie-Laure sur ce qu'il était en train d'écrire...) J'ai dans mes archives un enregistrement d'un entretien avec Jean Tardieu qui, au final, s'est révélé totalement inutile pour mon travail de recherche, car, au lieu de parler sérieusement, nous n'avons presque fait que rire ; au moins ai-je enregistré sa voix (totalement dépourvue des barbelés qui si souvent, dans une voix, affirment un territoire et en tracent les frontières) et son rire d'homme médusé par les surprenantes rencontres que la vie réserve.

C'est sur cette image que je voudrais finir, à travers un poème qui lui ressemble : « Ce qui n'est pas », extrait de *Monsieur Monsieur* :

Brume et soleil voilà Paris
petit printemps comme il fait beau
songez à tout ce qui n'est pas.

Nous pourrions être anthropophages
et nous manger au restaurant,
à chaque rue à chaque pas
il pourrait s'ouvrir un abîme,
nous pourrions perdre la mémoire
les gens d'une même famille
s'égorgeraient dans les tavernes
et le soir autour de la lampe
ils ne se reconnaîtraient pas.

Le ciel pourrait être invisible
il pourrait pleuvoir des crapauds
on pourrait mourir en naissant
on pourrait mourir en aimant
le soleil pourrait être noir
et les fruits gonflés de poison.

L'eau des fleuves pourrait bouillir
et le bain serait donc mortel
et les lèvres de l'amoureuse
seraient couvertes de serpents
et dans les jours du bel été
on entendrait des voix géantes
nous annoncer qu'il est trop tard...

Mais rien de la nuit de l'esprit
ne descend jusque dans ma main
et j'aime Paris sous la brume
le petit printemps de Dimanche
le roulement des voitures
mon pas sur le macadam
mon regard dans le matin.
(19)

Notes :

- 1- Jean Tardieu, *œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 954.
- 2- Jean Tardieu, *œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 501.
- 3- Jean Tardieu, *œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 500.
- 4- Jean Tardieu, *œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 149.
- 5- Jean Tardieu, *œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 500.
- 6- Jean Tardieu, *œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 496.
- 7- Jean Tardieu, *œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 1282.
- 8- Jean Tardieu, *œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 489.
- 9- Jean Tardieu, *œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 332.
- 10- Jean Tardieu, *œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 452.
- 11- Jean Tardieu, *œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 454.
- 12- Jean Tardieu, *œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 1322.
- 13- Jean Tardieu, *œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 554.
- 14- Jean Tardieu, *œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 1321.
- 15- Jean Tardieu, *œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, pp. 366-367.
- 16- www.ina.fr/video/2436932001
- 17- Réminiscence des « senum severiorum » dont parle Catulle dans son célèbre poème dit « des baisers ».
- 18- Jean Tardieu, *œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 1387.
- 19- Jean Tardieu, *œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 355.

Références :

- Un recueil d'articles : *Lire Tardieu*, présenté par Jean-Yves Debreuille, P.U.L., 1988.
- L'incontournable *Cahier de l'Herne Jean Tardieu*, n°59, par C. Tacou et F. Dax-Boyer, Paris, L'Herne éd., 1991.
- Et surtout : la série des publications scientifiques émanant des travaux de l'Association Jean Tardieu de 2002 à 2012, soit :

- ✓ *TRD (Textes Recherches Diffusion)*, Bulletin de l'Association Jean Tardieu (Lyon), n° 1, janvier 2002 [Bibliographie des publications de Jean Tardieu, par Delphine Hautois]
- ✓ *TRD (Textes Recherches Diffusion)*, Bulletin de l'Association Jean Tardieu (Lyon), n° 2, octobre 2002 [Publication d'un recueil inédit de Jean Tardieu, *Autres Accents* (1940), par Delphine Hautois]
- ✓ *TRD (Textes Recherches Diffusion)*, Bulletin de l'Association Jean Tardieu (Lyon), n° 3, 2003 [Hommages divers et illustrés dans le cadre du Centenaire de la naissance de Jean Tardieu]
- ✓ *TRD (Textes Recherches Diffusion)*, Bulletin de l'Association Jean Tardieu (Lyon), n° 4, 2004 [*Borges, Herel, Tardieu : histoire d'un « livre imaginaire »*, par Frédérique Martin-Scherrer]
- ✓ *TRD (Textes Recherches Diffusion)*, Bulletin de l'Association Jean Tardieu (Lyon), n° 5, 2005 [Dossier de presse : la réception critique du théâtre de Jean Tardieu de 1950 à 1995, par Anne-Christine Royère]
- ✓ *TRD (Textes Recherches Diffusion)*, Bulletin de l'Association Jean Tardieu (Lyon), n° 6, 2006 [*Hanoi dans la vie de Victor et Jean Tardieu*, par Alix Turolla-Tardieu, Dô Thi Minh Nguyêt et Giacomo Turolla]
- ✓ *TRD (Textes Recherches Diffusion)*, Bulletin de l'Association Jean Tardieu (Lyon), n° 7, 2007 [Dossier de presse : la réception critique des recueils *Monsieur Monsieur & Une voix sans personne*, par Anne-Christine Royère]
- ✓ *Cahiers Jean Tardieu*, nouvelle série, n° 1, Éditions Calliopées, 2008-2009 [*40 poètes pour Tardieu*, textes réunis et présentés par Frédérique Martin-Scherrer].
- ✓ *Cahiers Jean Tardieu*, nouvelle série, n° 2, Éditions Calliopées, 2009-2010 [*Dédicaces à Jean Tardieu*, textes réunis et présentés par Jean-Yves Debreuille, avec la collaboration de Claude Debon, Serge Gaubert, Delphine Hautois, Frédérique Martin-Scherrer, Anne-Christine Royère, Alix Turolla-Tardieu].
- ✓ *Cahiers Jean Tardieu*, nouvelle série, n° 3, Éditions Calliopées, 2010-2011 [*Tardieu l'humoureux*, textes réunis et présentés par Anne-Christine Royère].
- ✓ *Cahiers Jean Tardieu*, nouvelle série, n° 4, Éditions Calliopées, 2011-2012 [*Jean Tardieu/Jean Cortot*, par Frédérique Martin-Scherrer].